

## L'antisémitisme : un point de vue chrétien

par Jean DUJARDIN\*

A cette question difficile, les réflexions proposées ici n'entendent pas apporter une contribution fondée sur une étude directe des sources. Pour l'essentiel, elles s'appuient sur des travaux de langue française\*. Il convenait d'indiquer ces deux limites.

De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme moderne, y a-t-il une continuité ou une rupture dans l'enchaînement des causes ? Tel est l'axe fondamental de recherche qui a guidé notre lecture critique des ouvrages consultés. Question capitale pour ce colloque car selon la réponse donnée, le problème de la responsabilité chrétienne dans le

\* *Bibliographie consultée pour la rédaction de cet article :*

- 1 — Marcel Simon : *Verus Israël*, Paris, éd. De Boccard, 1948.
- 2 — Bernhard Blumenkranz : *Juifs et Chrétiens dans le monde occidental*, Paris, éd. Mouton et Cie, 1960.
- 3 — Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, Paris, éd. Calmann Lévy, 1956.
- 4 — Jules Isaac : *L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes ?*, Paris, éd. Fasquelle, 1960.
- 5 — Léon Poliakov : *Histoire de l'antisémitisme*, Tomes 1 à 5, Paris, éd. Calmann Lévy, 1955-1977.
- 6 — Fadiev Lovsky : *L'antisémitisme chrétien*, Paris, éd. du Cerf, 1970.
- 7 — Ouvrage collectif sous la direction de V. Nikiprowetzky, *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1979.
- 8 — Yves Chevalier : *L'antisémitisme*, Paris, éd. du Cerf, 1988.
- 9 — *Antisemitism through the ages*, sous la direction de Shmuel Almog, Oxford, Pergamon Press, 1988.
- 10 — Jacob Katz : *Exclusion et tolérance, Chrétiens et Juifs du Moyen Age à l'ère des Lumières*, Paris, éd. Lieu commun, 1987.
- 11 — Jacob Katz : *Hors du ghetto : l'émancipation des Juifs en Europe, 1770-1870*, Paris, éd. Hachette 1973.
- 12 — Patrick Girard : *La révolution française et les Juifs*, Paris, éd. Robert Laffont, 1989.
- 13 — Michel Winock : *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, éd. du Seuil, 1990.
- 14 — Pierre Sorlin : *La Croix et les Juifs*, Paris, éd. Grasset, 1967.
- 15 — Pierre Birnbaum : *Un mythe politique, la République juive*, Paris, éd. Fayard, 1988.

développement de l'antisémitisme qui a abouti à la Shoah s'en trouvera plus ou moins élargi, plus ou moins modifié. La réponse aura en outre, des répercussions profondes sur le dialogue entre juifs et chrétiens aujourd'hui.

Il faut cependant faire une remarque préalable sur le concept d'antisémitisme lui-même. Par ce mot en effet, on cherche à cerner une réalité diffuse, qui englobe un ensemble d'attitudes, de comportements, de jugements, dont la durée, la vitalité, la multiplicité dans les formes d'expression n'ont sans doute pas d'équivalent dans les comportements collectifs humains, du moins dans le sens où le peuple juif en est toujours la victime.

Découper l'histoire de l'antisémitisme en tranches, selon le procédé classique des chronologies est sans doute indispensable pour analyser la complexité du phénomène, mais ce procédé risque de nous faire perdre de vue la continuité vivante d'une réalité particulièrement insaisissable dans ses fondements et ses mutations. L'une des caractéristiques de l'antisémitisme, c'est qu'il est en effet un mal souterrain qui relève de l'histoire des mentalités avant d'éclorre en manifestation événementielle. Après une période apparemment marquée par une totale absence d'expression ouverte, où l'on peut penser qu'il a disparu, on le voit réapparaître sous l'influence de tel ou tel facteur économique, social, national, etc... Dans l'histoire des idées, qui fabrique les mentalités, il n'y a pas de rupture brutale.

L'apparition d'une idée nouvelle, l'approche différente d'un même problème ne signifie pas la mort des schémas anciens dans ceux-là même qui semblent s'en être détachés. Cette remarque n'a pas pour but de récuser l'idée de nouveauté dans l'antisémitisme moderne, mais de rappeler que cette nouveauté n'entraîne pas forcément la disparition du modèle ancien. L'antisémitisme, il faut donc le souligner, ne se réduit pas à la forme raciste qu'il a prise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas seulement une forme de racisme.

### I. — L'antisémitisme moderne : de quoi s'agit-il ?

L'antisémitisme moderne n'est-il qu'une conséquence paradoxale et indirecte du décret de la Constituante du 27 septembre 1791, comme le pensent un certain nombre d'historiens ? On peut certainement retenir cette date comme point de départ, car la Révolution française marque incontestablement le passage d'une société étroitement liée à son fondement religieux chrétien à une société civile qui affirme son autonomie. Mais pour être juste, il faut cependant observer que le passage ne se fait pas brutalement, qu'il comporte des retours en arrière, y compris en France, et surtout qu'il n'est pas général en Europe. Il n'atteint pas l'Empire russe, malgré l'expansion de l'idéologie révolutionnaire.

L'antisémitisme moderne, en dépit des emprunts qu'il fait à l'anti-

judaisme antique, serait fondamentalement nouveau du fait de l'atmosphère historique dans laquelle il est né.

### *La dimension nationaliste*

La Révolution française et les théories nationalistes allemandes ont donné une vigueur renouvelée à l'idée nationale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, cet idéal se définit progressivement par la combinaison de trois éléments : un territoire, une langue, une histoire.

En France, le premier élément l'emporte, car le pays a eu la chance de réaliser rapidement son unité territoriale. En Allemagne par contre, et dans l'ensemble de l'Europe Centrale, le second élément prend infiniment plus d'importance, à cause des divisions territoriales et des fluctuations de frontières.

Le XIX<sup>e</sup> siècle se caractérise tout entier par l'immense effort des peuples pour réaliser leur unité. Or malgré l'effort remarquable d'assimilation qu'ils font à ce moment précis, en Allemagne, en France par exemple, les juifs apparaissent comme un cas à part. Ils n'ont pas de territoire commun, mais par contre, il existe entre eux une solidarité évidente, du moins, on le pense. A côté de la langue du pays qu'ils habitent, et qu'ils parlent de mieux en mieux, ils parlent souvent aussi une autre langue, « ils continuent d'avoir en commun des traditions, des coutumes, une histoire culturelle et religieuse qui leur est propre. Cette ubiquité de situation apparaît comme « une menace pour l'unité et la cohésion des diverses nations, au moment précisément où celles-ci dressent entre elles des barrières farouches »<sup>1</sup>. Comment expliquer la perception de ce danger ? Ici, il faut certainement mettre en évidence, l'obsession identitaire qui s'empare des peuples. En faisant sortir le juif du ghetto, l'émancipation l'a en quelque sorte fait passer d'une situation antérieure, où le problème juif était certes perçu comme un mal, mais comme un mal décelable, cernable — qu'il était donc possible d'endiguer — à la situation nouvelle d'un mal qu'on ne peut plus identifier. Le mal est devenu plus imaginaire, plus mythique, il est perçu comme plus dangereux. L'effort même d'assimilation se retourne contre les juifs eux-mêmes dans la mesure où on les soupçonne de tenter de se fondre dans la masse pour rester juifs.

### *Un élément économique et social nouveau*

La perception de ce premier danger est confortée par le développement d'un capitalisme nouveau, à la fois origine et conséquence de la révolution industrielle. Certes, un certain nombre de juifs exclus

1. Pour une définition, voir article « Antisémisme » par Jacques Madaule, *Encyclopaedia universalis*, Vol. 2, p. 117-123.

par les corporations de l'artisanat, tant au Moyen Age que sous l'ancien régime, et par ce fait obligés de se spécialiser dans le commerce de l'argent, sont mieux placés que d'autres pour s'adapter au nouveau système économique, mais cela ne touche qu'un petit nombre et les juifs n'étaient pas seuls à entrer dans le système. La constatation indiscutable de la réussite de certains n'explique donc pas pourquoi l'ensemble des juifs se trouve alors englobé dans une même réprobation. Force est pourtant de constater qu'ils furent souvent accusés d'être les responsables des troubles et des bouleversements suscités par cette révolution industrielle dans le domaine économique et social. Recherche de la causalité diabolique ? Explication par la nécessité de trouver un bouc émissaire ?

Sans doute, ces mécanismes sociologiques doivent-ils être invoqués, encore faut-il nous demander pourquoi le juif est désigné a priori. Nous reviendrons plus loin et plus longuement sur ce problème. Posons pourtant une question : cette désignation est-elle sans rapport avec l'habitude chrétienne de montrer le juif coupable ?

### *Un élément raciste*

A cette explication religieuse probable s'ajoute au XIX<sup>e</sup> siècle la thèse raciste, une explication nouvelle, assez dramatique parce qu'elle se veut scientifique et acquiert de ce fait une force exceptionnelle.

L'expression « antisémitisme » comme label utilisé pour désigner le combat contre les juifs, perçus comme une race, apparaît pour la première fois en 1873, dans le libelle d'un journaliste de Hambourg, Wilhelm Marr : « La victoire du judaïsme sur le germanisme ». La guerre de 1870 vient de se terminer par la victoire de l'Allemagne sur la France, du nationalisme allemand contre le nationalisme français. Or, malgré cela, voilà qu'en 1873, une crise économique éclate et frappe l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie tout particulièrement. Situation surprenante, Wilhelm Marr croit trouver l'explication dans les manigances, mais et c'est là la nouveauté, il précise, de la race juive. Pour la première fois, la culpabilité juive est identifiée à une race. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tout le monde est convaincu qu'il existe des races humaines clairement repérables. Depuis Gobineau, on pense fermement qu'elles sont en outre inégales quant à leurs aptitudes et à leurs qualités y compris morales. La biologie et la linguistique viennent opportunément étayer ces représentations théoriques. Darwin dans *L'origine des espèces* paru en 1859, avait expliqué la survivance des espèces par la lutte pour la vie. Il affirmait que seuls les plus aptes survivaient. De là, à penser dans le contexte de domination européen sur les autres continents que la race blanche était supérieure à la race noire, à la race jaune, ou même à la race rouge, le pas fut vite franchi. Mais reste à expliquer pourquoi on a englobé le juif dans cette différenciation raciale. L'explication nous est fournie par la linguistique.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, on pensait qu'il était possible d'identifier une race par l'appartenance linguistique. La race aryenne était liée à la race allemande, du moins le croyait-on. Les juifs, du fait du particularisme de leur langue, furent identifiés à la race sémitique.

Mais cette identification n'explique pas pourquoi en tant que race, ils furent placés à un rang inférieur ; telle n'était d'ailleurs pas la pensée de Gobineau lui-même. On aurait donc pu imaginer que l'antisémitisme allait être le combat contre une race de qualité supérieure. En fait, cela fut partiellement réalisé sur le plan intellectuel, mais étrangement, cela ne le fut pas sur le plan moral. Par quel mécanisme de psychologie collective a-t-on pu alors réduire le juif à une race inférieure ? Les spécialistes nous disent qu'il faut recourir, pour comprendre cela, aux mécanismes compensateurs, bien connus pour les individus, qui s'appliqueraient ici aux groupes sociaux. L'antisémite éprouverait une sorte d'infériorité devant le juif sorti du ghetto étalant sa réussite sociale. Comme il ne peut pas et ne veut pas avouer cette supériorité, il lui attribue une infériorité morale, une perversité. Ces vices expliquent le succès juif. Nous sommes en présence d'une étrange conjonction : le mécanisme psychologique, si c'est bien cela qui a joué, rejoint inconsciemment peut-être, le jugement moral et religieux négatif véhiculé depuis des siècles par l'enseignement trop commun des Églises. Mais alors le combat se précise et se durcit. Car le mal dont le juif est porteur devient un mal irrémédiable puisqu'il est inscrit dorénavant dans une race. De sujet pécheur qu'il était, le juif devient mauvais en soi. Même s'il se convertit, il demeure emprisonné dans sa race. Il est donc irrémédiablement condamné.

Telles sont les caractéristiques de l'antisémitisme moderne. Suffisent-elles pour en faire une réalité nouvelle nettement distincte de l'antijudaïsme antique ? L'historien Jacques Madaule le pense. Il écrit à ce sujet : « L'antisémitisme moderne est issu d'un ensemble convergent de facteurs hétérogènes, les uns anciens, les autres nouveaux (ceci est une des phrases clefs de sa réflexion) étant les plus importants. Cette importance a souvent été méconnue par des hommes de bonne foi, tel Jules Isaac, qui voyait (deuxième réflexion importante qu'il faut remarquer) dans le préjugé religieux, la racine même de l'antisémitisme parce que depuis le triomphe du christianisme, on le retrouve à toutes les époques. En réalité, ajoute encore Jacques Madaule, si ce triomphe a constitué une assise psychologique qui a grandement facilité l'installation de la mentalité antisémite, il ne semble pas prédominer à l'époque moderne, et il ne suffit pas pour expliquer les formes prises par l'antisémitisme depuis un siècle »<sup>2</sup>.

Si l'on peut accepter avec Jacques Madaule, sans réserve, que l'antijudaïsme antique ne suffit pas pour expliquer les formes prises par l'antisémitisme moderne depuis un siècle, doit-on pour autant

2. Jacques Madaule : *op. cit.*, pp. 117-118.

limiter l'impact de ce dernier à l'importance « d'une assise psychologique » ? N'y a-t-il pas d'autres éléments à prendre en compte dont l'influence demeurerait plus importante que Monsieur Jacques Madaule ne veut bien le dire à l'époque moderne ?

Reprenons certains termes du débat. Jules Isaac, dans son désir de mettre en évidence et de combattre l'origine chrétienne de l'antisémitisme, a probablement sous-estimé l'antijudaïsme pré-chrétien, celui dont précisément nous retrouvons des traces importantes jusques et y compris dans l'antisémitisme moderne.

Il n'existait pas d'antijudaïsme d'essence nationaliste à cette époque, c'est clair, mais il existait bien un antijudaïsme en lien étroit avec le droit de citoyenneté et cela pas seulement dans la ville d'Alexandrie comme les historiens nous l'apprennent. De ce point de vue, juifs et chrétiens étaient traités de la même manière. Ils n'étaient pas des citoyens comme les autres.

Il est plus difficile de déceler un antijudaïsme d'origine économique. Mais une troisième dimension doit être retenue que nous retrouvons précisément à l'époque moderne, c'est l'antisémitisme populaire que Marcel Simon appelle « le véritable antisémitisme... l'animosité des masses contre ceux qui ne vivent pas comme tout le monde »<sup>3</sup>. Malgré les réserves des historiens sur le caractère objectif et impartial de Philon d'Alexandrie, Carlos Lévy écrit : « L'*In flaccum* et la *legatio* » nous confirment que l'antijudaïsme n'était pas le fait de quelques agitateurs, mais un phénomène très ample »<sup>4</sup>. Il semble bien que l'antiquité pré-chrétienne a déjà fourni certains traits, (que l'on retrouvera à nouveau pour une part très importante dans l'antisémitisme moderne), à ce qu'on appellera plus tard précisément l'antisémitisme chrétien. Ces manifestations rejoignent d'ailleurs l'antisémitisme des élites fondé sur l'ignorance et la calomnie. Même si des chrétiens ont repris à leur compte l'idée du meurtre rituel (c'est un exemple), ils ne l'ont pas inventée, c'est l'antiquité pré-chrétienne qui la leur a donnée.

« La littérature antijuive, telle que nous avons tenté de la reconstituer, écrit Carlos Lévy, n'est pas comme nous l'affirme Jules Isaac, « un bric à brac. Ce qui nous frappe, au contraire, c'est son caractère systématique. En doublant chaque moment de l'histoire d'Israël, chacune de ses croyances d'une image caricaturale inquiétante ou grotesque, elle vise à créer un Juif mythique... Sans doute, les écrivains païens sont fertiles en descriptions xénophobes, Juvénal et les Grecs autant que les juifs, mais seuls ceux-ci sont enserrés dans un réseau aussi dense de calomnies »<sup>4</sup>. Or tout cela, nous le retrouvons encore dans l'antisémitisme moderne.

3. Marcel Simon, *Verus Israël*, Paris 1948, p. 244.

4. Sur l'antijudaïsme antique « pré-chrétien », voir l'étude de Carlos Lévy, « L'antijudaïsme païen essai de synthèse », dans *De l'antijudaïsme à l'antisémitisme moderne* (ouvrage collectif), Presses Universitaires de Lille, 1980.

Peut-on parler d'un antijudaïsme antique ? Carlos Lévy répond à cette question de deux façons. Oui, certainement : « les mendiants romains raillés par les poètes satiriques pouvaient-ils provoquer les mêmes réactions que cette communauté juive d'Alexandrie si fière et si puissante ? » mais « nous ne pouvons pas mesurer l'étendue de cet antijudaïsme d'un point de vue sociologique, car les documents sont trop peu nombreux et lacunaires. Toute analyse de ce type risque de demeurer toujours contestable »<sup>4</sup>.

Cet antijudaïsme est déjà indépendant des circonstances de lieu et de temps. Il se présente à nous comme fondamentalement le refus des caractéristiques qui d'un bout à l'autre de la Méditerranée font l'unité de la diaspora. Cet antijudaïsme sera repris en compte par l'antijudaïsme chrétien. Marcel Simon disait de lui qu'il était « le substrat de l'antijudaïsme chrétien »<sup>3</sup>. Donc dans les racines de l'antisémitisme moderne, si l'on retrouve des traces de ces phénomènes et l'on en retrouve, elles ne peuvent pas seulement provenir en tout état de cause du christianisme seul. Ceci souligne un trait que l'on retrouve toujours et partout : le refus d'un judaïsme éthique et religieux, le refus des pratiques juives. Ce refus est fondamentalement païen dans ses origines. On le retrouve de l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme moderne. Cela ne veut nullement dire que le christianisme n'a pas apporté sa marque propre, mais peut-être, cela nous conduit-il à observer qu'au-delà de tout raisonnement théologique, dans la rivalité qui naîtra et se développera entre judaïsme et christianisme, le christianisme s'est laissé emporter dans l'expression même de son antisémitisme populaire par des valeurs qui n'avaient rien à voir avec lui, car elles provenaient d'un paganisme antérieur. Il faudrait revenir plus longuement sur ce sujet, mais ce n'est pas le lieu dans cet article.

Le second point de notre débat semble plus clair. Le caractère raciste de l'antisémitisme moderne est bien une nouveauté. Les théories racistes n'apparaissent en effet, comme nous l'avons relevé, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, ne peut-on déjà déceler dans l'histoire de l'Église et des nations européennes chrétiennes certains comportements à l'égard des juifs qui s'apparentent à une attitude raciste ?

Un point d'histoire doit être particulièrement examiné. C'est le problème des statuts de pureté du sang qui inquiètent si fortement l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle. S'agit-il déjà d'une certaine forme de racisme, prélude au racisme de notre temps ? « L'origine première des statuts est à rechercher dans un conflit économique et social mettant aux prises des petits bourgeois, voire des gens de classes populaires à l'aristocratie » écrit Albert Sicroff<sup>5</sup>. Mais la question se complique.

5. Sur la question des statuts de pureté du sang, voir Albert Sicroff, *Les controverses des statuts de pureté du sang en Espagne du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. Didier, 1960.

Un certain nombre de conversos (expression employée pour désigner les nouveaux chrétiens) parviennent à la haute hiérarchie sociale, alors que les anciens chrétiens sont plutôt membres de la petite bourgeoisie, voire du peuple. Dans le contexte espagnol qui voit s'achever la reconquête, le peuple chrétien, peu instruit, accepte mal que la barrière de la conversion puisse supprimer la distinction entre juifs et chrétiens, relativement rassurante pour lui. Ces conversos qui réussissent si bien économiquement et socialement sont-ils des convertis sincères ? Il s'agit de se reconnaître. La question identitaire devient une préoccupation majeure. Les statuts de pureté du sang sont établis pour tenter de la résoudre. Certes, il ne faut pas faire d'anachronisme, il ne s'agit nullement d'un racisme élaboré dans le sens du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il s'agit cependant d'établir l'identité des personnes par le sang. C'est bien la première fois que le juif se trouve distingué du chrétien de cette façon. N'est-ce pas ouvrir la voie à ce qui adviendra quelques siècles plus tard ?

Devant ce problème, l'Église a commencé par réagir fermement. Des théologiens, hélas, affirment non sans risque : « il y a pratiquement du sang juif dans toutes les familles ». Le Pape Nicolas V prononcera l'anathème contre ceux qui favorisent les divisions dans l'Église en approuvant les statuts anti-conversos. Mais l'Église n'a pas su maintenir cette attitude unique et constante d'opposition. Finalement, sa théologie ne lui permettra pas d'établir une position ferme lorsque la question de la frontière entre juif resté juif, juif converti, mais continuant de pratiquer le judaïsme, et juif réellement converti, s'est trouvée posée dans les faits. En 1495, Alexandre VI ratifie le statut de pureté du sang que l'Ordre de Saint Jérôme, qui comptait parmi ses membres de nombreux conversos, vient d'adopter pour se protéger. Il fait cela sous l'influence de l'inquisition. « Il faut un statut de pureté du sang pour protéger l'honneur de l'Ordre jusqu'à ce que le tribunal ait pu achever son travail de discernement »<sup>5</sup>.

Ainsi, une forme « de racisme » se trouve utilisée pour établir une frontière religieuse. Ce n'est pas dans le même sens que les nazis au XX<sup>e</sup> siècle utiliseront le critère racial puisqu'ils se référeront au contraire à l'appartenance religieuse pour le déterminer. Mais le changement de sens ne peut pas oblitérer le fait que le cadre avait été tracé.

On le voit donc. La nouveauté de l'antisémitisme moderne est davantage à rechercher dans les circonstances de sa naissance, que dans les formes les plus profondes. Il faut donc reprendre notre question originelle.

## II. — De l'antijudaïsme à l'antisémitisme moderne : Continuité ou discontinuité ?

Jusqu'à présent, une question très fondamentale, qui parcourt en fait le problème de l'antisémitisme depuis l'antiquité ou plus préci-

sément depuis la période chrétienne jusqu'à la période moderne, est restée sans réponse. C'est celle de la désignation du peuple juif comme collectivité « négative ». Il y a en effet un problème : pourquoi continuer d'enfermer les juifs dans cette désignation après l'émancipation ?

Si l'on peut comprendre et admettre cela en Europe centrale et orientale, à cause de la survivance d'un particularisme juif très vivant, on le comprend très mal en France ou en Allemagne. Or, c'est précisément à Paris qu'éclate l'Affaire Dreyfus. Il faut donc se poser une question complémentaire : qui a désigné et continue de désigner le juif comme un mal ?

Il est difficile ici de ne pas penser à la persistance de l'influence chrétienne sur les mentalités. Certes, l'antisémitisme qui se développe alors ne se rattache plus explicitement à une pensée chrétienne, mais ne garde-t-il pas au-delà de la rupture le même jugement négatif ? On peut encore, et Léon Poliakov l'a largement montré dans ses recherches, rappeler que cette désignation n'est pas seulement le fait des chrétiens. Il n'empêche qu'après son triomphe dans le monde antique, c'est bien sous la responsabilité chrétienne que la désignation a continué de se faire. Bien plus, le monde chrétien a aggravé les griefs antiques par sa théologie. En disqualifiant le judaïsme d'un point de vue théologique, il a laissé se développer des opinions négatives à son égard. L'accusation de déicide, bien que jamais officiellement affirmée, a couru dans le monde chrétien jusqu'à Vatican II.

Y a-t-il plus grand crime que celui-là ? Le paganisme polythéiste jugeait le juif monothéiste anti-humaniste et corrupteur de l'humanité. L'accusation n'a pas disparu. Le chrétien en a ajouté une autre, celle d'incrédulité. L'incroyant, c'est fondamentalement celui qui refuse Dieu et donc en un sens, celui qui le tue. Un glissement se fait du jugement dogmatique au jugement moral. Le juif incroyant est un juif menteur. Le juif menteur se transforme en escroc dans les affaires, surtout dans celles de l'argent dans lesquelles précisément la société l'a confiné. Ce passage s'est fait sous l'influence chrétienne. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ces pensées négatives n'ont pas disparu, elles continuent de nourrir des populations toujours imprégnées de valeurs chrétiennes. On retrouve le processus décrit autrefois par Jules Isaac. Il y a un enchaînement qui va de l'enseignement du « mépris » au système d'avalissement, de la déchéance spirituelle à la déchéance sociale. Le système a globalement fonctionné « sociologiquement parlant »<sup>6</sup>.

Dans un tel contexte, la responsabilité appartient incontestablement au christianisme. Il n'a pas combattu les racines païennes de l'antisémitisme, il les a au contraire aggravées.

6. Voir à ce sujet les développements de Jules Isaac lui-même dans *Genèse de l'antisémitisme, essai historique*, Paris, éd. Calmann Lévy, 1956.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, certains milieux chrétiens vont ajouter une nouvelle forme d'accusation. La Révolution française a été très vite perçue dans une partie du monde catholique comme la cause principale de tous les maux qui assaillent l'Église. Or, cette Révolution a émancipé les juifs. Oubliant très vite que l'Abbé Grégoire, futur évêque constitutionnel — ce qui a joué contre lui — a agi au nom d'un idéal évangélique, l'idée naît au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que le juif a été émancipé par des révolutionnaires antichrétiens et donc finalement que cette Révolution a engendré une république juive, (on ne le dit pas encore) et anticléricale, (cela, on le dira). Le danger judéo-maçonnique pointe à l'horizon<sup>7</sup>. On voit tout à fait ce processus à l'œuvre dans un journal comme *La Croix*. Le quotidien catholique est le témoin de la persistance de l'antijudaïsme théologique et de l'apparition concomitante de nouvelles formes d'antisémitisme. Un éditorial écrit par le Père Bailly, le 12 janvier 1893, illustre parfaitement le phénomène. « Nous croyons que la question est toute religieuse, le mystère de la conservation de la race juive persécutée au milieu du monde est un phénomène religieux. Quel peuple dispersé pendant des siècles au milieu des autres peuples a-t-il pu se maintenir et conserver son hégémonie, pour agir ensemble au-dessus des frontières diverses ? La question du Christ et du peuple déicide domine de très haut toute cette affaire... »<sup>8</sup>.

Il arrive certes, que *La Croix* se démarque de certains excès de l'antisémitisme... par charité chrétienne, mais le plus souvent, il y a connivence, et par conséquent pour ses lecteurs, justification de l'antisémitisme. Ainsi, les chrétiens demeurés antijuifs peuvent-ils tranquillement devenir antisémites et les antisémites non-chrétiens penser qu'ils ne seront pas combattus par l'Église. Il faut rappeler à cet égard l'accablant et total silence de l'épiscopat devant les excès du journal.

Concluons. Il apparaît donc que la désignation des juifs comme groupe négatif est bien chrétienne dans les siècles qui précèdent la naissance de l'antisémitisme moderne. Certes, celui-ci ne développera pas un antijudaïsme théologique, mais ce sont bien les chrétiens qui ont passé et tenu le relais au niveau des mentalités sans oublier ce fait important que l'antijudaïsme théologique ne meurt pas avec l'apparition de l'antisémitisme moderne.

Le passage décelé au niveau des mentalités est-il observable au niveau de l'histoire des idées elles-mêmes ? Quelques remarques seulement pour ouvrir un champ de recherches qu'il faudrait longuement explorer.

7. Voir à ce sujet, Pierre Birnbaum, *Un mythe politique, la république juive*, Paris, éd. Fayard, 1988.

Pierre Sorlin, « La déclaration des droits de l'homme préparée par la franc-maçonnerie juive », parut « et c'en fut fait : l'ennemi était dans la place », *La Croix et les Juifs*, Paris, éd. Grasset, 1967, p. 166.

8. Pierre Sorlin, *op.cit.*, p. 132.

A l'époque des Lumières, la question n'a pas lieu d'être posée en apparence. Voltaire ne combat pas le judaïsme pour le compte ou au nom d'un idéal chrétien, Diderot non plus, Jean-Jacques Rousseau est plutôt favorable aux juifs. Toutefois, il faut remarquer que l'antijudaïsme de Voltaire a sa source dans une certaine lecture de la Bible. Voltaire ne comprend pas l'Ancien Testament, il l'accuse de licence morale et en reporte l'accusation contre les juifs. Mais qui a guidé Voltaire dans sa lecture ou plutôt qui n'a pas su le guider ? Voltaire découvre en outre, qu'en s'attaquant aux juifs par une critique radicale de l'Ancien Testament, il atteint le christianisme. La perception du lien est également très perceptible chez un d'Holbach : « Il est évident, écrit ce dernier, que le christianisme n'est qu'un judaïsme déformé ».

Les déistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'exception très remarquable de John Toland, pensent que le peuple juif, parce qu'il est le peuple témoin d'une erreur — cette idée leur vient de la théologie chrétienne — met en question la Révélation toute entière et donc le christianisme lui-même. Ainsi le lien juifs et chrétiens, dont nous mesurons l'importance aujourd'hui était-il déjà largement pressenti par certains à l'époque, mais le jugement global négatif qu'ils portaient souligne en même temps la fragilité de la pensée chrétienne quant à la place et au rôle de l'Ancien Testament.

C'est plus encore à l'idée d'élection, elle-même, que s'en prennent un certain nombre de philosophes. Jean-Jacques Rousseau, dont nous avons souligné par ailleurs l'action sociale bienveillante à l'égard des juifs comme hommes, demeure anti-juif dans sa pensée. Il récuse toute idée d'élection au nom d'une philosophie de l'homme universel.

Dans la même perspective, on n'a pas assez remarqué l'ambiguïté de l'émancipation décidée par la Révolution. Au cours du débat qui l'a précédée, le comte de Clermont-Tonnerre précisera : « Tout aux juifs comme citoyens, rien aux juifs comme nation »<sup>9</sup>. C'était là certes, la condamnation généreuse et sans appel de toutes les mesures de ségrégation sociale prises par les royaumes chrétiens. Mais n'était-ce pas en même temps le refus d'accorder aux juifs une expression sociale ; le droit de vivre leur religion en tant que corps, avec les particularités qui leur sont propres. Finalement, les héritiers de la philosophie des Lumières sont d'accord pour que le juif soit reconnu dans sa dignité d'homme, pourvu qu'il renonce à être juif dans la vie publique. La distinction est-elle simplement le fruit d'une philosophie ou les réserves à l'égard du groupe juif héritées de l'antijudaïsme chrétien demeurent-elles encore dans l'inconscient de ces penseurs ? Chez l'abbé Grégoire, en particulier, malgré toute sa générosité, on trouve nettement la trace d'un antijudaïsme théologique.

9. Cité dans Léon Poliakov : *Histoire de l'antisémitisme*, T. 3, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1968, p. 421.

Avec le développement de l'humanisme athée au XIX<sup>e</sup> siècle, la question d'une continuité des idées devient plus délicate à discerner. A priori en effet, il ne saurait y avoir de liens entre l'antisémitisme des athées et l'antijudaïsme des chrétiens. On constate pourtant deux argumentations surprenantes. La mise en cause du Dieu des chrétiens commence souvent par un procès contre le « peuple dont le témoignage a été cité par la défense ».

Dans ce procès, certains utilisent l'argumentation chrétienne ; ainsi le philosophe allemand Bruno Bauer accuse les juifs d'en rester à l'Ancien Testament. Il va jusqu'à penser que leur émancipation devra passer provisoirement par l'imposition du baptême chrétien, comme si l'abandon définitif du judaïsme avait d'abord à passer par la christianisation. D'autres iront dans la même direction. Toutes ces remarques n'aboutissent pas à une conclusion évidente et unique, mais elles montrent avec une certaine clarté à quel point la carence, pire encore, le caractère négatif de la pensée chrétienne à l'égard des juifs, a servi le combat de l'humanisme athée.

Quelques exemples analogues se trouvent encore chez des penseurs socialistes. Il y a d'abord la réaction populaire à l'égard de ceux d'entre eux qui sont d'origine juive. Le journal *La Croix* en témoigne largement. Mais il y a surtout des convergences de pensée entre christianisme et socialisme. Fourier, comme les chrétiens, accuse les juifs d'être à l'origine de tous les maux de la société industrielle. « Le juif iscarote arrive », écrit-il. Proudhon est un exemple plus saisissant encore. Chez lui, racisme et théologie se confondent en des formules lapidaires : « Les juifs se sont placés hors du genre humain en rejetant le Christ », ils ont « corrompu le christianisme en catholicisme ».

\*  
\* \*

Que conclure ? Les exemples cités dans la recherche que nous avons entreprise sont insuffisants pour nous permettre d'aboutir à une conclusion définitive. Cependant, tels quels, ils invitent les chrétiens à la réflexion.

A l'époque contemporaine, la persistance d'une pensée chrétienne négative à l'égard du peuple juif a servi le développement de l'antisémitisme moderne et cela d'un point de vue qui n'est pas seulement psychologique, mais souvent idéologique. Nous constatons dans le même temps, l'insuffisance et tardive clairvoyance des catholiques devant les formes fondamentalement païennes de cet antisémitisme renouvelé. Nous devons enfin déplorer de réelles connivences d'intérêt. Le journal *La Croix* en est un exemple douloureux.

Certes, tous les chrétiens, tous les catholiques n'ont pas été antisémites. Quelques-uns ont même réagi avec courage, mais il faut bien avouer que la charité chrétienne et les exigences de la justice ont souvent été prises en défaut.

Comment expliquer cela ? Fadiey Lovsky a mis en évidence deux carences que nous avons constamment observées au long de cette étude.

La première concerne le rapport de l'Église à l'Ancien Testament. Le conflit entre la communauté chrétienne naissante et la communauté demeurée juive, n'a heureusement pas été jusqu'à l'exclusion de l'Ancien Testament des Écritures. Le débat a été résolu en principe du moins, lors de la crise marcionite au second siècle. Mais la problématique de la lecture n'a pas été réglée pour autant.

Deux points particuliers ont besoin d'être clarifiés. Quelle autorité accorde-t-on réellement à l'Ancien Testament par rapport au Nouveau ? Accepte-t-on l'idée que le peuple juif demeure toujours le peuple de l'Ancien Testament ? Le marcionisme a sans doute été rejeté dans sa pointe gnostique, mais il demeure une tentation perpétuelle. Fadiey Lovsky écrit : « Il n'a jamais été totalement vaincu par la pensée chrétienne... il y renaît de siècle en siècle parce qu'il exprime admirablement sans doute l'endurcissement instinctif des Gentils contre le Dieu d'Israël. Ce marcionisme qui ouvre inévitablement la porte à l'antisémitisme se manifeste par l'aversion et le mépris envers l'Ancien Testament ou (ce qui est complémentaire) le refus d'admettre l'enracinement juif du chrétien... Drumont par exemple, quoique chrétien officiellement, n'était-il pas en réalité marcionite ? »<sup>10</sup> et que dire aujourd'hui des théologiens de la mort de Dieu opposant le Dieu de Jésus Christ au Dieu de l'Ancien Testament, ou encore de certaines lectures thématiques de l'Écriture. Nous sommes très souvent en présence d'un marcionisme rampant.

Une autre hérésie chrétienne, toujours latente, elle aussi, menace encore le rapport avec le judaïsme. C'est l'hérésie docétiste. Sous couvert d'un antirationalisme, le docétisme accentue la divinité du Christ au détriment de son humanité. En réalité le docétisme met en cause l'Incarnation, et par conséquent l'historicité du Christ comme réalité appartenant au judaïsme. A chaque fois que le christianisme se transforme en idéologie, le docétisme est à l'horizon. Ce n'est plus le docétisme des origines, au sens strict du terme, mais c'en est incontestablement une forme.

Au terme de notre réflexion, il apparaît donc clairement qu'au-delà d'une incontestable discontinuité entre l'antijudaïsme chrétien et l'antisémitisme moderne du point de vue des idées, il y a bien une même continuité dans une même sorte de refus que je voudrais tenter de mieux appréhender sous la forme d'une réflexion finale :

Qu'est-ce que l'antisémitisme ?

1) L'antisémitisme, à travers la figure du juif, symbole de l'homme créé par Dieu, non pas de l'homme en général, mais de cet homme là

10. Fadiey Lovsky : *L'antisémitisme chrétien*, Paris, éd. du Cerf, 1970, p. 48.

en particulier, c'est le refus de l'autre comme autre. Ce refus porte sur l'identité de l'autre, non seulement comme personne mais comme membre d'un corps. Plus encore, il est le refus de l'identité religieuse de l'autre, conférée par Dieu.

L'antisémitisme se manifeste de toutes sortes de façons et sous toutes les formes et cela malgré l'insertion des juifs dans le pays où ils habitent, ou l'entité humaine à laquelle ils appartiennent et dont ils peuvent partager la langue, les coutumes et les idéaux etc...

2) Dans son essence, ce refus est d'ordre métaphysique, c'est-à-dire qu'il s'exprime selon les moments d'une manière religieuse ou d'une manière philosophique. Il peut se révéler dans un conflit religieux ou dans une forme de rejet au nom d'une identité nationale, dans une mise à l'écart pour des raisons économiques et sociales, et finalement dans l'identification à une race. Mais ces manifestations ne sont toujours que les formes diverses d'un même refus fondamental de l'autre comme autre dans sa différence.

3) Comme chrétien, je crois que ce refus est en définitive la conséquence de la non-acceptation de l'élection permanente du peuple d'Israël.

A chaque fois qu'une société entre dans le processus de refus de l'identité religieuse du juif, et cela est encore le cas de la Révolution française malgré l'émancipation, elle peut bien demeurer pour un temps attentive à l'humanité de l'homme juif comme homme, au nom de son idéal humaniste, mais tôt ou tard, et c'est bien ce qui s'est passé, avec le développement des nationalismes, de la révolution industrielle et de l'idéologie raciste, elle revendique le droit de décider qui est l'autre, et de refuser sa différence.

L'antisémitisme est donc un mal métaphysique qui a quelque chose à voir avec l'idolâtrie qui s'empare d'une société à chaque fois qu'elle devient impérialiste, totalitaire, ou plus simplement exclusive. Cela veut donc dire que l'antisémitisme a toujours à voir avec le refus de l'enseignement éthique contenu dans les dix paroles, c'est-à-dire, les dix commandements.

De cette remarque finale, une conclusion doit être tirée. On ne combattra jamais profondément l'antisémitisme d'un point de vue chrétien si on ne reconnaît pas, sans équivoque, dans le juif, la permanence de sa vocation d'homme aimé et choisi par Dieu. Mais n'est-ce pas là au fond ce que nous disait déjà saint Paul ? J'ose penser, mais cela devrait faire l'objet d'un autre débat, que de cette reconnaissance dépend l'issue du combat que nous avons à mener contre toutes les formes de racisme.